



© Cato Lein

## Manuel Rivas Espagne

# La mémoire en héritage

### L'auteur

**Manuel Rivas** est né à La Corogne en 1957. Poète, nouvelliste, romancier, il est l'un des grands noms de la littérature européenne actuelle. *Le crayon du charpentier* (Gallimard, 2000) et *La Langue des papillons* (Gallimard, 2003) ont reçu de nombreux prix et ont tous deux été adaptés au cinéma. *L'Éclat dans l'Abîme*, véritable somme romanesque, a été couronné en 2007 par le prix national de la littérature galicienne et par le prix des libraires à Madrid.

### L'œuvre

*L'Éclat dans l'abîme. Mémoires d'un autodafé*, traduit de l'espagnol par Serge Mestre (Gallimard, 2008)

*La langue des papillons et autres nouvelles*, traduit du galicien par Ramón Chao et Serge Mestre (Gallimard, 2003 – « Folio », 2004)

*Le crayon du charpentier*, traduit du galicien par Ramón Chao et Serge Mestre (Gallimard, 2000 – « Folio », 2002)

*En sauvage compagnie*, traduit de l'espagnol par Dominique Jaccottet (Métailié, 1997)

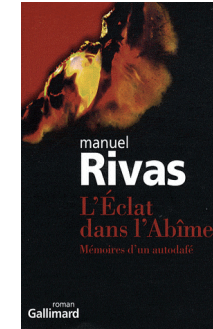
### La presse

« Pour un écrivain, imaginer qu'on brûle les livres doit être une manière de les sauver. Le 19 août 1936, vingt et un ans avant la naissance de Manuel Rivas, des bûchers sont allumés par les franquistes dans La Corogne, où il est né et où il vit. (...) Depuis 2000, sous la responsabilité d'historiens et de descendants d'assassinés, 4054 victimes du franquisme ont été exhumées en Espagne de 171 fosses anonymes. Une carte, publiée le 15 septembre dans *El País*, indique les lieux des fosses. Le passé remonte, os après os, fait après fait. Pendant ce temps, à La Corogne, un écrivain a tiré les livres du feu. C'est sa manière de faire parler les vivants et les morts. »

Philippe Lançon, *Libération*

### Zoom

*L'Éclat dans l'abîme. Mémoires d'un autodafé*, traduit de l'espagnol par Serge Mestre (Gallimard, 2008)



Huit ans après *Le crayon du charpentier*, voici le nouveau roman de Manuel Rivas, sans doute la plus riche et la plus vaste fresque qu'il nous ait donnée sur la Galice. Au cœur du récit, un fait historique : l'autodafé qui a eu lieu sur le port de La Corogne le 17 août 1936, quelques semaines après le pronunciamiento du général Franco et le début de la guerre civile espagnole. Ce jour-là, des centaines de livres provenant des bibliothèques publiques et privées de Galice ont été brûlés devant les habitants

de la ville par des militants de la Phalange – le parti fasciste espagnol. Mais les livres brûlent mal, on le sait, et du bûcher se sont détachées quelques pages, une couverture, une illustration, qui soudain se sont mises à danser dans le vent et ont échappé aux flammes.

En bon poète, Manuel Rivas nous invite à suivre les vagabondages de ces bouts de papier. En bon romancier, il nous raconte les mille et une histoires qui s'y cachent. Les cahiers calcinés d'un manuel d'électricité nous parlent ainsi du destin du boxeur Vicente Curtis, ancien membre de l'athénée révolutionnaire *L'Éclat dans l'abîme*, condamné à traîner dans les rues le cheval en bois des photographes ambulants. Une illustration méconnaissable nous renvoie aux aventures de la petite lavandière Ó qui, dans les eaux de la rivière, voit surgir de mystérieux visages. Un peu plus loin, une page de garde à demi brûlée porte encore l'ex-libris de la bibliothèque de Santiago Casarès Quiroga, le leader républicain qui doit fuir la Galice et se retrouve exilé en France avec sa fille Vitola, la future Maria Casarès.

Nous passons d'un personnage à l'autre, d'une histoire à l'autre, en tournant doucement l'invisible sphère armillaire qui fait de ce roman un kaléidoscope ou un carrousel enchanté. Ces pages d'une intense poésie nous montrent que dans la ville de La Corogne, comme partout ailleurs, la condition de l'homme est celle d'un être fragile et toujours imprévisible, capable à chaque instant du meilleur comme du pire.

**La langue des papillons et autres nouvelles,** traduit du galicien par Ramón Chao et Serge Mestre (Gallimard, 2003 – « Folio », 2004)



Manuel Rivas nous prouve une fois de plus qu'il est, par son écriture et par sa sensibilité, l'un des auteurs espagnols les plus remarquables de sa génération. Chacune de ses nouvelles nous offre ici une vision intense et poétique de la Galice et des Galiciens, ce peuple de paysans et de pêcheurs habitués depuis

toujours au dur combat contre la misère et les intempéries. Rivas nous fait entendre leurs voix et, avec un respect sans faille pour la fragilité des hommes, dessine en profondeur la trame variable des rêves et des peurs qui donne une forme à leur existence. Ainsi l'émigré malade qui survit grâce au souvenir de la fille qu'il avait tant désirée (« Le perroquet de La Güaira ») ou l'adolescent affamé dévorant le pain de ses frères (« La flûte de pain ») expriment un amour pour la vie qui fait leur force et leur faiblesse, mais qui, surtout, est au-delà de tout jugement. C'est bien cet amour qui infléchit le cours de l'histoire dans « La langue des papillons » et nous fait découvrir - ressentir - dans les dernières lignes comment la fidélité d'un seul enfant peut être plus puissante que la lâcheté et la trahison de tout un village.

**Le crayon du charpentier,** traduit du galicien par Ramón Chao et Serge Mestre (Gallimard, 2000 – « Folio », 2002)



1936. Dans la cour d'une prison galicienne, peu après le coup d'État de Franco, un jeune peintre anarchiste dessine avec un crayon de charpentier le célèbre Porche de la Gloire de la cathédrale de Saint-Jacques-de-Compostelle. Il prête aux différents personnages bibliques les gestes et le visage de

ses camarades de captivité, tous condamnés, comme lui, à être assassinés lors d'une de ces fameuses promenades nocturnes - les sordides exécutions sommaires organisées par les fascistes. Le garde civil Herbal, chargé de surveiller les prisonniers politiques, suit en secret la progression du dessin et, le soir où, sur l'ordre de ses supérieurs, il tire une balle dans la tête de l'artiste, il ne peut s'empêcher de ramasser le crayon. Il est alors bien loin de se douter qu'à chaque fois qu'il le posera sur son oreille, celui-ci lui parlera, comme en son for intérieur, avec la voix de la victime.

Dès lors, l'homme de main des fascistes devra apprendre à vivre avec cet autre qui l'habite. Herbal obéit malgré lui et laisse le crayon écrire la chronique d'une passion inoubliable qui amènera les deux protagonistes à passer par les prisons, les trains de la mort et les camps d'internement.

Ainsi naît un petit chef-d'œuvre de finesse et de sensibilité qui s'élève tel un chant d'espoir au milieu des horreurs de la guerre.

**En sauvage compagnie,** traduit de l'espagnol par Dominique Jaccottet (Métailié, 1997)

Mêlant les vivants et les morts, présents dans les animaux qui incarnent les anciens villageois, Manuel Rivas écrit un roman poétique, une littérature sauvage dans laquelle parlent les vivants et les âmes, les cendres et le feu.

« L'écriture de Manuel Rivas fond en une seule langue riche et dense des visions extrêmement poétiques, des passages épiques ou argotiques et des dialogues remarquables. »

**Raphaëlle Rérolle, *Le Monde***